

Textes :

Texte A - **George Sand**, *Histoire de ma vie* (incipit), 1855.

Texte B - **Jean d'Ormesson**, « Sand », *Une autre histoire de la littérature française*, 1997.

Texte C - **Huguette Bouchardeau**, *La Lune et les Sabots*, 1990.

Texte D - **F. O. Rousseau**, *Les Enfants du siècle*, V, 1990.

Annexe : Préface de Jérôme et Jean Tharaud à *Histoire de ma vie* de George Sand, 1944.

Texte A - George Sand, *Histoire de ma vie*.

Le juillet 1804, je vins au monde, mon père jouant du violon et ma mère ayant une jolie robe rose. Ce fut l'affaire d'un instant. J'eus du moins cette part de bonheur que me prédisait ma tante Lucie de ne point faire souffrir longtemps ma mère. Je vins au monde fille légitime, ce qui aurait fort bien pu ne pas arriver si mon père n'avait pas résolument marché sur les préjugés de sa famille, et cela fut un bonheur aussi, car sans cela ma grand'mère ne se fût peut-être pas occupée de moi avec autant d'amour qu'elle le fit plus tard, et j'eusse été privée d'un petit fonds d'idées et de connaissances qui a fait ma consolation dans les ennuis de ma vie.

J'étais fortement constituée, et, durant toute mon enfance, j'annonçais devoir être fort belle, promesse que je n'ai point tenue. Il y eut peut-être de ma faute, car à l'âge où la beauté fleurit, je passais déjà les nuits à lire et à écrire. Étant fille de deux êtres d'une beauté parfaite, j'aurais dû ne pas dégénérer, et ma pauvre mère, qui estimait la beauté plus que tout, m'en faisait souvent de naïfs reproches. Pour moi, je ne pus jamais m'astreindre à soigner ma personne. Autant j'aime l'extrême propreté, autant les recherches de la mollesse m'ont toujours paru insupportables.

Se priver de travail pour avoir l'œil frais, ne pas courir au soleil quand ce bon soleil de Dieu vous attire irrésistiblement, ne point marcher dans de bons gros sabots de peur de se déformer le cou-de-pied, porter des gants, c'est-à-dire renoncer à l'adresse et à la force de ses mains, se condamner à une éternelle gaucherie, à une éternelle débilité, ne jamais se fatiguer quand tout nous commande de ne point nous épargner, vivre enfin sous une cloche pour n'être ni hâlée, ni gercée, ni flétrie avant l'âge, voilà ce qu'il me fut toujours impossible d'observer. Ma grand'mère renchérissait encore sur les réprimandes de ma mère, et le chapitre des chapeaux et des gants fit le désespoir de mon enfance; mais, quoique je ne fusse pas volontairement rebelle, la contrainte ne put m'atteindre. Je n'eus qu'un instant de fraîcheur et jamais de beauté. Mes traits étaient cependant assez bien formés, mais je ne songeai jamais à leur donner la moindre expression. L'habitude contractée, presque dès le berceau, d'une rêverie dont il me serait impossible de me rendre compte à moi-même, me donna de bonne heure l'air bête. Je dis le mot tout net, parce que toute ma vie, dans l'enfance, au couvent, dans l'intimité de la famille, on me l'a dit de même, et qu'il faut bien que cela soit vrai.

Texte B - Jean d'Ormesson, " Sand ", *Une autre histoire de la littérature française*.

George Sand fumait le cigare, s'habillait en garçon, dévorait, de Musset à Chopin, les hommes les plus remarquables de son temps et inclinait au socialisme. Les jugements sur son compte sont divers et parfois sévères.

« C'est la vache bretonne de la littérature », disait d'elle Jules Renard. Et Baudelaire, qui n'y va pas avec le dos de la cuillère : « La femme Sand est le Prudhomme¹ de l'immoralité. Elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux style coulant cher aux bourgeois. Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde; elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiments que les concierges et les filles entretenues. Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine², c'est bien la preuve de l'abaissement des mœurs de ce siècle. Je ne puis plus penser à cette stupide créature sans un certain frémissement d'horreur. Si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête. »

Elle s'appelait Aurore Dupin. Elle descendait d'une famille de rois, de soldats, de chanoinesses, de comédiennes, de la belle Aurore de Koenigsmark et du maréchal de Saxe.

1. Prudhomme : personnage du petit bourgeois conformiste et satisfait (créé par Henri Monnier).
2. Latrine : lieux d'aisances dans une caserne, une prison.

Texte C - Huguette Bouchardeau, *La Lune et les Sabots*.

« Moi, Monsieur, je ne suis pas de ces demoiselles confites dans les salons ! » La jeune fille se transforme, relève ses boucles brunes, se coiffe d'un chapeau à large bord; elle lisse sur sa lèvre supérieure une moustache imaginaire; elle enfle sa voix : « Voulez-vous bien vous taire, petite sottise, vous n'êtes qu'une moricaude », défie à nouveau l'interlocuteur qu'elle s'est inventé : « Monsieur, je suis Aurore, Amantine, Lucile Dupin de Francueil... de Saxe ! » Elle se redresse en position de salut cavalier, se coiffe d'un feutre taupé, jette sur ses épaules une cape couleur de terre : « Une moricaude¹, vous dis-je, une malvenue, jaune comme un cierge pascal; une laide avec vos gros yeux tristes ! »

Nouvelle transformation : « Je suis Aurore, souffle-t-elle à son image radoucie dans le miroir, Aurore. » Elle oublie, sur l'une des deux chaises basses qui encadrent la commode en bois peint, la redingote noire, le sarrau² bleu, la casquette de garçonnet jetés à la diable la veille au soir après sa course à travers champs. Oubliées aussi les bottes cavalières abandonnées hier derrière la porte. Elle saisit sur l'autre chaise en tapisserie la robe de guingan rose que lui avait offerte sa grand-mère au retour du couvent, retient le vêtement à la taille devant elle, en écarte les volants; elle observe l'effet de l'étoffe sur sa peau brunie. « Le soleil me brûle dans les chemins », reconnaît-elle avec une pointe de regret.

1. moricaud(e) : terme familier et péjoratif pour désigner un homme ou une femme dont le teint est brun.
2. Sarrau : tablier en toile.

Texte D - F. O. Rousseau, *Les Enfants du siècle*.

[Hyacinthe de Latouche, directeur du Figaro, rencontre Jules Sandeau et Aurore Dupin mariée à Casimir Dudevant. Jules et Aurore ont écrit ensemble "Rose et Blanche" sous le pseudonyme de Jules Sand.]

Les mots liberté et bohème sont partout dans l'air. Les jours qui n'ont que vingt-quatre heures ne suffisent pas à Aurore, devenue George, pour découvrir tout ce qu'elle a à découvrir, pour goûter à tout ce qui lui manquait jusqu'alors sans qu'elle le sache... Elle a vingt-huit ans, elle est mère de deux enfants et pourtant il lui semble qu'elle est une toute jeune fille et que sa vie commence.

Avec Sandeau, ils habitent sous les combles une enfilade de deux petites pièces mansardées. Cet appartement contient deux logements qu'on peut, d'un simple tour de clef, réunir ou séparer. Ainsi, s'il prend inopinément à Casimir l'idée de venir voir sa femme et ses enfants, on condamnera, le temps de sa visite, la porte de communication qui mène chez Sandeau... Et les apparences seront sauvées. [...]

- Pardonnez-moi, je ne vous ai pas présentés : Hyacinthe de Latouche, directeur du Figaro, la baronne Dudevant avec qui j'ai écrit *Rose et Blanche*...

- Jules Sand, c'était vous ? s'est exclamé l'homme aux favoris, en devisageant Aurore.

- C'était nous, dit-elle. Comme je ne pouvais pas signer sous le nom de mon mari, Sandeau m'a prêté la moitié du sien.

- Gardez-la, a aussitôt conseillé Latouche, Aurore Sand, ça ne sonne pas mal.

- Je veux un prénom d'homme, a décidé Aurore, car on n'écoute pas les femmes... Je m'appellerai Georges, comme mon ancêtre Podiébrad, George, sans s, George Sand.

Annexe - Préface de Jérôme et Jean Tharaud à *Histoire de ma vie* de George Sand.

George Sand commença d'écrire ses mémoires dans les derniers mois de 1847 et les premiers de 1848. Mais nous savons par son ami Buloz, avec lequel elle se brouilla et se raccommoda tant de fois, qu'elle avait déjà formé le projet de les écrire dès 35-36, peu après sa rupture avec Musset. Elle les reprit et les acheva près de vingt années plus tard, en 1855. C'est une œuvre où se mêlent vérité et poésie, à propos de laquelle on pourrait dire ce qu'elle dit elle-même des *Lettres d'un Voyageur* : « Mon intention consistait à rendre compte des dispositions successives de mon esprit d'une façon naïve et arrangée en même temps. » Dans l'*Histoire de ma vie*, il ne faut pas chercher en effet une autobiographie véritable : les dates et la succession des faits ne sont guère respectées, et George projette sur toutes les choses qu'elle raconte les sentiments qui l'animent au moment où elle écrit. Moins des mémoires en vérité que le roman d'une vie, où elle ne raconte que ce qu'il lui plaît de raconter (toute confidence sur ses amours est systématiquement écartée). Que signifient ces oublis volontaires, ces omissions, ces sauts par-dessus des années ? Tenait-elle à étouffer dans le secret les moments, souvent les plus pathétiques, les plus importants de sa vie ?

ÉCRITURE

I. Vous répondrez d'abord à la question suivante. (4 points)

Quels portraits de George Sand révèlent les textes du corpus ?

II. Vous traiterez ensuite un de ces trois sujets. (16 points)

Commentaire :

Vous commenterez le passage du texte de George Sand de : « J'étais fortement constituée... » à "... qu'il faut bien que cela soit vrai. »

Dissertation :

Dans le document présenté en annexe, George Sand précise : « Mon intention consistait à rendre compte des dispositions successives de mon esprit d'une façon naïve et arrangée en même temps. » Est-ce là, d'après vous, le principe de toute autobiographie ? Vous appuierez votre réflexion sur les textes du corpus, les œuvres que vous avez étudiées en classe et vos lectures personnelles.

Ecriture d'invention :

Dans une lettre ouverte, George Sand répond à Charles Baudelaire (cité par Jean d'Ormesson), sur la condition des femmes artistes.

PROPOSITION DE CORRIGE

QUESTIONS DE LECTURE QUELS PORTRAITS DE GEORGE SAND REVELENT LES TEXTES DU CORPUS ?

Conseil de méthode

Cette question ne représente que 4 points. Elle requiert concision, précision et une certaine capacité à aller droit au but, sans fioritures. Le correcteur ou la correctrice appréciera que vous disiez l'essentiel, avec brièveté mais sans rien omettre.

Nous connaissons généralement la légende qui présente une George Sand fumant le cigare, accumulant les liaisons, fourrant les hommes dans son lit sans autre forme de procès, portant la culotte au figuré comme au propre. La femme réelle correspondait-elle à ce que le temps a retenu de la châtelaine de Nohant, cette berrichonne qui a raconté la vie paysanne à une époque où l'on s'intéressait encore fort peu aux gens du terroir, et dont on faisait rarement des personnages principaux de romans.

Le texte A fournit un autoportrait sans complaisance, en particulier pour ce qui concerne une apparence physique qu'elle-même juge sans grand attrait. C'est que déjà, la non conformiste en puissance ne s'intéresse qu'aux choses de l'esprit. D'ailleurs, le texte présente une condamnation sans équivoque de l'éducation et du sort réservés aux femmes (l...à ...). La mention de sa légitimité traduit à elle-seule l'indifférence de la femme devant ces questions pourtant encore déterminantes au XIXe. Au fond déjà toute petite non seulement les traits de caractère mais les orientations essentielles de sa vie prennent forme, son féminisme pour prendre un terme un peu anachronique. Tout ce qui a trait à l'apparence physique n'a guère d'importance à ses yeux, et donc tout ce qui est associé à la femme d'alors. Son refus de rester enfermée dans une condition qu'elle décrit comme peu souhaitable ou tout au moins débilatante est présenté comme une option de la petite enfance.

Le second portrait, celui de Baudelaire rapporté par Jean d'Ormesson est sans aucune ambiguïté. C'est une condamnation sans appel, et quelque peu misogyne. Mais on sait combien Baudelaire était attaché à la beauté des femmes. Et il entre en contradiction avec la légende d'une femme non voire anticonformiste. Elle est au contraire le prototype du petit bourgeois. Le style est quasiment insultant, les adjectifs péjoratifs : bête, lourde, bavarde. Et le jugement le plus lapidaire sans doute, elle n'a jamais été artiste. Alors que Sand se présente comme orientée d'emblée vers la lecture et l'écriture.

Ce portrait tranche d'autant plus qu'il est encadré par deux phrases de d'Ormesson, qui la décrivent de manière on ne peut plus factuelle : elle fumait le cigare et s'habillait en homme et elle avait des amants. Au fond, ce que la légende a retenu. Les choses ne sont pas si simples...

Quant au troisième portrait, il s'agit d'un portrait en deux temps. D'abord on nous présente une femme à la curiosité inépuisable, avide de vivre et de connaître. Une femme qui a deux enfants mais qui mène une toute autre existence que celle de mère au foyer. Elle vit en effet avec Jules Sandeau, alors qu'elle a deux enfants avec Casimir. Le deuxième moment met en scène son acte de baptême et traduit déjà beaucoup de lucidité sur le monde d'hommes dans lequel elle aura à trouver et se faire une place. (on

n'écoute pas les femmes). Le dialogue est rapide, net, précis, et il révèle une femme de tête et d'action, sans timidité mais sans arrogance. C'est un portrait en acte.

DISSERTATION

Dans le document présenté en annexe, George Sand précise : « Mon intention consistait à rendre compte des dispositions successives de mon esprit d'une façon naïve et arrangée en même temps. ». Est-ce là, d'après vous, le principe de toute autobiographie ? Vous appuierez votre réflexion sur les textes du corpus, les œuvres que vous avez étudiées en classe et vos lectures personnelles.

L'autobiographie est un genre difficile à définir, dans la mesure où il met en scène un sujet, une conscience, bref un « moi », un moi qui a des liens complexes avec lui-même, avec les autres et avec le monde. Le genre reflète toute cette complexité. Sans parler du travail d'écriture particulier qu'implique la description, mise en scène et le récit d'une existence. Le genre a ses canons : l'autoportrait, les légendes familiales, la maison et le souvenir d'enfance... Il a ses détracteurs et ses contempteurs et il a déjà toute une longue histoire. Il y a ceux qui veulent tout dire, ceux qui érigent un monument à leur gloire, puis viendront ceux qui vont subvertir le genre. Et puis, il y a George Sand, qui écrit cette chose bien curieuse : « Mon intention consistait à rendre compte des dispositions successives de mon esprit d'une façon naïve et arrangée en même temps. ». Il est rare qu'un auteur présente une intention aussi modeste. On est loin de Rousseau et de sa proclamation insolente : moi, moi seul et mon livre à la main devant le créateur. Quel est donc le principe de toute autobiographie, et existe-t-il un principe et un seul ?

Le premier principe de toute autobiographie, c'est d'abord de se raconter. Une identité est là, qui demande à s'exprimer, à s'exhiber même parfois. Montaigne lui-même dit qui il est. Châteaubriant se définit de long en large, et George Sand se présente curieusement comme venant au monde alors que son père jouait du violon et que sa mère avait une jolie robe rose. Curieux pour une accouchée. La promesse de la naïveté est en tous les cas tenue. Naïveté fautive évidemment, car il y a là cet arrangement programmé également. Le ton est donc donné, et cela contribue certainement à ce sourire que nous avons à la lecture de cette autobiographie, sans la complaisance d'un Rousseau pour ses errances, ni celle d'un Chateaubriand pour ses dons natifs.

Cependant, comment rendre compte des dispositions natives de l'esprit. C'est bien sûr toute la question de la mémoire qui est en jeu. La sincérité de George Sand n'est pas à mettre en doute, mais qu'en sait-elle si elle a fait souffrir sa mère. Sans doute le lui a-t-on raconté. Elle a aussi les évidences de son siècle. Celles qui seront subverties par Nathalie Sarraute dans *Enfance*, ou par Georges Perec. Celui-ci raconte d'abord un souvenir d'enfance, puis il met une note énorme dans laquelle il décrit le

fait tel qu'il s'est passé, et non tel que la légende familiale l'a enveloppé, transmis, y compris à l'enfant qui va le raconter lorsqu'il sera grand. L'autobiographie traduit les préjugés d'une époque et même l'impensé d'un genre.

On peut choisir de se pencher sur soi-même comme Narcisse au risque de trouver la même mort que lui, et on peut aussi choisir de se pencher sur ce qui a compté, ce qui a été signifiant, bref de raconter ce qui a été. C'est le choix de Joseph Kessel dans ses entretiens « Ami entends-tu »... L'homme d'action opte résolument pour le récit de ce qu'il a vécu, avec intensité, de ce qui lui est arrivé et des hommes et des femmes qu'il a croisé sur sa route, qui lui ont enseigné quelque chose de l'humain.

Il semble donc qu'il y a au départ d'une autobiographie des principes multiples et sans doute contradictoires. Le premier principe est sans doute celui de la sincérité. Rousseau le dit clairement, lorsque la mémoire défaille, il invente, et cela ne lui pose aucun problème. Quant à Sand, elle récuse Rousseau. Montaigne annonce d'emblée que de mémoire il n'en a pas, et en profite pour développer une petite dissertation sur le rapport de la mémoire et de la vie sociale, en philosophe qu'il est parfois, souvent même. La question de la mémoire et du rapport établi avec elle est décisive pour le lecteur sinon pour l'écrivain. Pour quelles obscures raisons lisons-nous une autobiographie ? Parce qu'elle va nous révéler des éléments éclairants sur l'homme ? Parce qu'elle va nous révéler des éléments sur l'œuvre, parce qu'elle va nous révéler des éléments sur une époque ? Ou parce que c'est bien écrit ? Sans doute pour tout cela, mais dans des proportions variables.

Or, dans l'histoire du genre, c'est le moi qui est premier, comme en témoigne le premier livre qui apparaît dans l'histoire de l'autobiographie : les *Confessions* de saint Augustin, méditations sur Dieu, sur l'âme, sur le temps, elles sont l'œuvre d'un apologiste, d'un homme de Dieu, qui a fait le choix de Dieu, il sera évêque d'Hippone et docteur de l'Eglise. Elle est inaugurale et sans doute incomparable, mais elle n'a guère d'épigones. Comme peut-être toute grand œuvre. *Les Confessions* de Rousseau procède d'une toute autre veine : celle qui consiste à faire de l'œuvre un immense aveu, de l'âme humaine, d'un moi plein de faiblesses, et plein de complaisances envers ces faiblesses. L'œuvre peut embarrasser par une indécence affichée, même en ce siècle où tous les bas-fonds du cœur humain et toutes les écluses secrètes sont ouvertes. On est en effet bien loin de la naïveté apprêtée de G. Sand, qui aujourd'hui peut apparaître bien fade aux successeurs de Rousseau et qui attendent peut-être des révélations des enfers intimes de l'homme. Quoi qu'il en soit, au principe du genre, il y a tout simplement le souci, le vœu de se comprendre, de s'expliquer, voire de se justifier.

En face, d'autres œuvres se présentent comme des monuments littéraires : *les Mémoires d'Outre-tombe* par exemple. Intention puissante, exhaustive de montrer une époque, des hommes, des événements, et monument élevé à la gloire de l'auteur, - ou du « moi je » - comme les dernières lignes le reflètent de manière à la fois éclatante et somptueuse. *Les Mémoires*, cependant, n'ouvrent pas un genre : ils le referment à peine inauguré. Au fond, tant de mémoire, tant d'histoire et tant d'histoires, cela est bien pesant. On peut préférer Montaigne, qui rappelle dans ses *Essais*, (les *Menteurs*) que

l'excès de mémoire ennuie, étouffe, assomme et parfois même aussi nourrit le pire de l'homme : la rancune, le ressentiment, la passion de la vengeance.

Mais il y a aujourd'hui un appel d'air nouveau dans l'autobiographie. D'abord celui donné par ceux qui subvertissent le genre par des techniques narratives raffinées : *Enfance* en fait évidemment partie. L'ouvrage délivre peu de l'auteur, mais beaucoup sur le genre, ce qui peut suffire. C'est un monument fragmentaire écrit à la gloire du questionnement sur le genre. Ce qui est après tout quelque chose. On est en droit de préférer quelque chose de plus substantiel. Il y a alors Albert Camus, Geneviève de Gaule, Primo Lévi. Ils ne racontent pas nécessairement toute une vie, il n'y a pas une tentative d'expliquer mais celle de raconter une page d'histoire douloureuse.

Au fond l'autobiographie oscille entre l'obsession d'un moi qui est tendu vers la difficulté de se décrire, - par exemple en utilisant l'analyse des « dispositions successives comme le fait Sand - celle d'un moi inséré nécessairement dans l'histoire et dans un réseau plus ou moins intense et dense d'êtres avec lesquelles il entretient des relations complexes. Les *Mémoires* du cardinal de Retz en font partie. Il n'est pas de passage où n'apparaissent des hommes des femmes, où ne s'exercent la plume médisante mais perspicace de cet étonnant chroniqueur.

Enfin, il y a l'écriture. Car l'autobiographie c'est le lieu privilégié où le style peut absorber et le moi et le passé, et la mémoire. C'est par exemple le cas de *La maison natale* de Yves Bonnefoy. Le topos bien connu de la maison d'enfance est ici stylisé par une écriture poétique d'une finesse exquise, où la mémoire se fond avec l'inspiration, sans s'y confondre et où les ombres apparaissent au détour d'une phrase pour disparaître dans l'obscurité du poème. Le biographique et le poétique font alliance, alliance incertaine, fragmentaire, le temps de quelques lignes brèves et dures, le temps d'un poème. Le moi reste dans l'ombre, dissimulé entre les lignes, purifié toujours, souvent, douloureux parfois. La maison natale est le lieu renouvelé non plus d'un « moi je » mais d'une voix poétique qui cherche le lieu d'une parole qui va toujours se dérober, et dont la maison natale semble la métaphore.

Le projet autobiographique de George Sand peut sans doute apparaître bien modeste au regard de celui d'un Rousseau. Mais la littérature est hospitalière, ou se doit de l'être. Il y a de nombreuses demeures dans la maison du Père, et dans celle de la littérature. Les principes de l'autobiographie varient selon le moi qui le met en jeu et la nature - voire la qualité - de son narcissisme. L'écriture ne fait pas toujours oublier la vanité ou l'outrecuidance d'un auteur. Nul n'est obligé de s'aveugler à ce point. Le genre autobiographique demande sans doute un peu de jugement, - Montaigne le rappelle lorsqu'il évoque cette mémoire qui lui fait tant défaut, mais qui le rend également si peu rancunier - pas seulement esthétique mais appréciatif, c'est-à-dire non seulement sur la qualité esthétique d'une écriture mais sur la valeur de la vie qui est raconté là, et donc de l'homme qui a pris la peine de la retracer, dans la vérité de lui-même, ou ce qu'il en croit.